

« Tous les peuples se couvrent de honte lorsqu'on se réfère à une société de philosophes si merveilleusement exemplaire : celle des premiers maîtres en Grèce, Thalès, Anaximandre, Héraclite, Parménide, Anaxagore, Empédocle, Démocrite et Socrate. Tous ces hommes sont taillés tout d'une pièce et dans le même roc. Une stricte nécessité régit le lien qui unit leur pensée et leur caractère. Toute convention leur est étrangère, car la classe des philosophes et des savants n'existait pas à l'époque. Ils sont tous, dans leur grandiose solitude, les seuls qui, en ce temps-là, aient vécu pour la seule connaissance. Tous possèdent cette vigoureuse énergie des Anciens par quoi ils surpassent toute leur postérité, l'énergie de trouver leur forme propre, et d'en poursuivre, grâce à la métamorphose, l'achèvement dans son plus infime détail et dans son ampleur la plus grande. Aucune mode en effet n'est venue leur prêter main-forte et leur faciliter les choses. Ils forment ainsi, à eux tous, ce que Schopenhauer, par opposition à la République des savants, a appelé une République des génies. Les géants s'interpellent à travers les intervalles désertiques de l'histoire et, sans qu'il soit troublé par les nains insouciantes et bruyants qui continuent à ramper au-dessous d'eux, leur sublime dialogue entre esprits se poursuit.

Je me suis proposé de raconter la part de ce sublime dialogue dont notre moderne surdité peut à peine saisir et entendre quelques bribes, c'est-à-dire sa part la plus infime. Il me semble que ces vieux sages, de Thalès à Socrate, ont dit au cours de ce dialogue tout ce qui à nos yeux définit le caractère des Grecs, même s'ils l'ont exprimé de façon très générale. Ils font apparaître dans leur dialogue, comme déjà dans leurs personnalités, les grands traits du génie grec dont l'ensemble de l'histoire hellénique est l'inscription en ombre portée et la copie estompée, qui nous parle donc en termes voilés. Si nous interprétons correctement l'ensemble de la vie du peuple grec, nous ne trouverions que le reflet de cette image qui, émanant de ses plus hauts génies, rayonne en couleurs plus brillantes. Et la première aventure de la philosophie sur le sol grec, la consécration des Sept Sages, constitue un trait lumineux et inoubliable apporté au portrait du type grec.

D'autres peuples ont des saints, les Grecs ont des sages. [...]

Après de telles considérations, on ne s'étonnera pas du fait que je parle des philosophes préplatoniciens comme d'une société cohérente, et que j'aie l'intention de leur consacrer entièrement cet ouvrage.

Platon représente le début de quelque chose de tout à fait nouveau ; ou, comme il est tout aussi juste de le dire, depuis Platon, il manque aux philosophes quelque chose d'essentiel lorsqu'on les compare à cette République des génies qui va de Thalès à Socrate. Si l'on veut être malveillant à l'égard de ces vieux maîtres, on peut dire d'eux qu'ils sont bornés, et de leurs épigones, Platon en tête, qu'ils sont plus complexes. Il serait plus juste et plus impartial de voir dans ces derniers des philosophes hybrides et dans les premiers les types purs. Platon lui-même fait figure de premier grand hybride, et cela est inscrit aussi bien dans sa personnalité que dans sa philosophie. Sa doctrine des Idées rassemble des éléments socratiques, pythagoriciens et héraclitéens ; c'est pourquoi il ne représente pas un type pur. Et même jusque dans sa personnalité se mêlent les traits caractéristiques de la distance et de la sérénité royales d'Héraclite, de la compassion mélancolique du législateur Pythagore, et de la dialectique de Socrate, le connaisseur d'âmes.

Tous les philosophes ultérieurs sont des hybrides comme lui ; et lorsqu'apparaît parmi eux quelque caractère taillé d'un seul bloc, comme les Cyniques, il ne s'agit pas d'un type, mais d'une caricature. Mais il importe bien davantage qu'ils soient des fondateurs de sectes, et que les sectes qu'ils ont créées aient été dans leur ensemble des foyers d'opposition à la civilisation grecque et à l'unité de style qu'elle avait conservée jusque-là. Ils cherchent à leur manière une rédemption mais seulement pour quelques individualités ou tout au plus pour quelques groupes proches d'amis et de disciples. L'activité des philosophes plus anciens, même s'ils n'en étaient pas conscients, débouche sur un salut commun et une purification générale ; le cours puissant de la civilisation grecque ne doit pas être interrompu et de terribles dangers doivent être écartés de sa route : le philosophe protège et défend sa patrie. Or, désormais, depuis Platon, le philosophe est en exil et conspire *contre* sa patrie.

Il est vraiment malheureux qu'il nous reste si peu de chose de ces premiers maîtres de la philosophie et que tout ce qui était achevé nous ait échappé. A cause de cette perte, nous les jugeons involontairement en fonction de critères erronés ; et, trompés par le fait que Platon et Aristote n'ont jamais manqué d'admirateurs et de copistes – ce qui n'est dû qu'au hasard –, nous nous laissons aller à être malveillants à l'égard de leurs prédécesseurs. [...]

Sur Thalès

La philosophie grecque semble commencer avec une idée extravagante : la thèse selon laquelle l'eau serait l'origine et la matrice de toutes choses. Est-il vraiment nécessaire de s'y arrêter et de la prendre au sérieux ?

Certes, et ce pour trois raisons : d'abord parce que cet énoncé traite en quelque manière de l'origine des choses ; ensuite, deuxième raison, parce qu'il le fait sans image et sans fabulation ; et enfin, troisièmement, parce qu'il contient, fût-ce à l'état de chrysalide, la pensée que *tout est un*. Suivant la première raison, Thalès fait encore partie de la communauté des esprits religieux et superstitieux ; mais il échappe par la deuxième raison à cette société et se montre à nous sous son visage de penseur de la nature, et la troisième raison en fait le premier philosophe grec.

S'il avait dit que la terre a son origine dans l'eau, nous n'aurions affaire qu'à une hypothèse scientifique, une hypothèse fautive, mais néanmoins difficilement réfutable. Mais il dépasse le cadre proprement scientifique. En exposant cette représentation moniste fondée sur l'hypothèse de l'eau, Thalès n'a pas seulement dépassé le niveau élémentaire des analyses physiques de son époque ; il l'a bien au contraire franchi d'un bond. Les observations incohérentes, laborieuses et de type empirique que Thalès avait faites sur la provenance et les métamorphoses de l'eau, ou plus précisément de l'élément humide, n'auraient absolument pas permis ni même suggéré une généralisation si démesurée. Ce qui l'y a poussé ce fut un axiome métaphysique, dont l'origine est une intuition d'ordre mystique et que nous rencontrons dans tous les systèmes philosophiques, comme allant de pair avec les tentatives toujours renouvelées de l'exprimer mieux : c'est ce postulat que « tout est un ».

Il est remarquable de voir quelle violence une telle croyance fait subir à l'ensemble de la réalité empirique. C'est précisément auprès de Thalès qu'on peut s'instruire sur la manière dont la philosophie a procédé en tous temps lorsqu'elle a voulu parvenir à son but qui l'attirait de son charme magique, et ce en dépit du dédale de l'expérience. Les bases dont elle part pour faire ses bonds en avant sont bien minces. L'espoir et le pressentiment lui donnent des ailes. La raison calculatrice halète péniblement derrière elle et cherche de meilleurs appuis pour atteindre également ce but séduisant auquel sa compagne, plus divine, est déjà parvenue. On croit voir deux voyageurs au bord d'un torrent sauvage qui roule des pierres avec lui : le premier saute d'un pied léger, utilisant les pierres en progressant de l'une à l'autre, bien qu'elles s'effondrent brusquement derrière lui ; l'autre reste sur la rive, cherchant en vain une aide ; il lui faut d'abord construire des fondations qui supporteront son pas lourd et prudent. Parfois cela n'est pas possible ; aucun dieu ne l'aidera alors à franchir le torrent. Qu'est-ce donc qui porte si rapidement la philosophie à son but ? Se distingue-t-elle peut-être de la pensée qui calcule et évalue seulement par son vol rapide qui franchit de grandes distances ?

Non, car ce qui rend son pas ailé, c'est une force étrange, illogique : l'imagination.

Portée par elle, la philosophie progresse par bonds, de possibilité en possibilité qu'elle prend un moment pour des certitudes. Ici et là, elle saisit même au vol quelques certitudes ; un pressentiment génial les lui indique et elle devine de loin qu'à tel endroit se trouvent des certitudes démontrables. Mais la force de l'imagination est particulièrement puissante quand il s'agit de saisir en un éclair et de mettre en lumière des

analogies. La réflexion apporte par après ses critères et ses stéréotypes, et cherche à substituer des équivalences aux analogies et des liens de causalité à ce qui a été perçu comme juxtaposé. Mais même si cela s'avérait absolument impossible, même dans le cas de Thalès, la pratique philosophique bien qu'indémontrable garde encore une valeur; même si tous les appuis se sont effondrés, quand la logique et la rigidité propres à ce qui est empirique ont voulu parvenir à ce postulat « tout est eau », même après la ruine de l'édifice scientifique, il subsiste pourtant toujours un résidu. Et ce résidu recèle précisément une force agissante et en quelque sorte l'espoir d'une fécondité à venir.

Je ne pense évidemment pas que ce postulat puisse encore contenir une manière de « vérité » sous une forme quelconque, qu'elle soit limitée, affaiblie ou qu'on la considère comme une allégorie; et même si l'on imagine un peintre, face à une cascade, qui verrait dans les figures bondissant sous ses yeux l'eau jouant en artiste, et figurant des corps humains ou d'animaux, des masques, des plantes, des rochers, des nymphes, des vieillards, de sorte que pour lui le postulat « tout est eau » serait confirmé. Alors que la valeur de la pensée de Thalès réside par contre précisément dans le fait que son optique n'était ni mythique ni allégorique, même après qu'on l'a reconnue pour indémontrable. Les Grecs, parmi lesquels Thalès est devenu subitement si digne d'attention, sont en ceci tout le contraire des esprits réalistes, qu'ils ne croyaient vraiment qu'à la réalité des hommes et des dieux, et qu'à leurs yeux, la nature tout entière n'était pour ainsi dire que déguisement, mascarade et métamorphose de ces hommes-dieux. L'homme était pour eux la vérité et le fond des choses, tout le reste n'était qu'apparence et jeu trompeur.

C'est précisément pourquoi ce leur était une difficulté prodigieuse d'appréhender les concepts comme des concepts, et, à l'inverse de ce qui se passe chez les Modernes, pour qui même ce qui est le plus personnel est sublimé en abstractions, chez eux la réalité la plus abstraite se concrétisait sans cesse dans une personne. Or Thalès a dit que a ce n'est pas l'homme, mais l'eau qui est la réalité des choses, et il commence à croire à la nature pour autant cependant qu'il croit au moins à l'eau. En tant que mathématicien et astronome, il s'était fermé à tout ce qui est mystique ou allégorique. Et s'il n'a pu réussir à se dégriser jusqu'à en arriver à cette pure abstraction que « tout est un », s'il en est resté à une formulation d'ordre physique, il a cependant fait figure de rareté surprenante pour les Grecs de son temps. Peut-être les Orphiques, si singuliers, ont-ils possédé à un plus haut degré encore la capacité de saisir des abstractions et de penser de façon non imagée; mais ils ne sont parvenus à les exprimer que sous la forme allégorique. Même Phérécyde de Syros, contemporain de Thalès, et proche de nombre de ses conceptions en physique, les exprime en oscillant dans cette zone intermédiaire où le mythe s'unit à l'allégorie; de sorte qu'il se risque par exemple à comparer la terre à un chêne volant qui, les ailes déployées, plane dans l'air et que Zeus, après avoir vaincu Chronos, enveloppe d'un superbe habit d'apparat où de sa propre main sont brodés les continents, les mers et les fleuves.

Au regard d'une semblable démarche philosophique dont les allégories sont obscures et qui est à peine transposable en images, Thalès apparaissait comme un maître inventif qui, sans l'aide de fables fantaisistes, a commencé à sonder les profondeurs de la nature. S'il a, en l'occurrence, bien utilisé la science et employé des vérités démontrables pour les dépasser aussitôt, c'est précisément là un trait caractéristique de l'esprit philosophique. Le terme grec qui désigne le « sage » est lié étymologiquement à *sapio* (je goûte), *sapiens* (le dégustateur), *sisyphos*, l'homme au goût le plus subtil. Une acuité dans l'activité de discernement et de connaissance, une grande capacité de distinction constituent donc, suivant la conscience populaire, l'art qui définit le philosophe.

Il n'est pas habile, si l'on qualifie d'habile celui qui mène avantageusement ses propres affaires. Aristote dit à juste titre que « ce que savaient Thalès et Anaxagore nous le qualifierons d'extraordinaire, d'étonnant, de difficile, de divin, mais aussi d'inutile, car ils ne mettaient pas ce savoir au service du bien des hommes ». En choisissant et en distinguant ce qui est extraordinaire, étonnant, difficile, divin, la philosophie se définit par opposition à la science, de même qu'elle se définit par rapport à l'habileté en préférant l'inutile. La science se précipite sans faire de tels choix, sans une telle délicatesse, sur tout ce qui est connaissable, aveuglée par le désir de tout connaître à n'importe quel prix. La pensée philosophique est au contraire toujours sur les traces des choses les plus dignes d'être connues, des connaissances qui ont une grandeur et une importance. Mais le concept de grandeur est variable aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine esthétique. Ainsi la philosophie commence-t-elle par légiférer sur la grandeur, ce qui s'accompagne d'une désignation. En disant « ceci est grand », elle élève ainsi l'homme au-dessus de l'avidité aveugle et déchaînée de son instinct de connaissance. Elle maîtrise cet instinct grâce au concept de grandeur et surtout grâce au fait qu'elle considère la connaissance suprême, la connaissance de l'essence et du fond des choses, comme accessible et déjà atteinte.

Quand Thalès dit que « tout est eau », l'homme tressaille et quitte la situation de chenille tâtonnante et rampante propre aux sciences particulières; il pressent la solution ultime des choses et dépasse par ce pressentiment la gaucherie vulgaire des niveaux inférieurs de la connaissance. Le philosophe cherche à faire résonner en lui toute l'harmonie de l'univers et à l'extérioriser en concepts. Alors qu'il est contemplatif comme le peintre, compatissant comme l'homme religieux, à l'affût de finalités et de causalités comme l'homme de science, tandis qu'il se sent s'étendre aux dimensions du macrocosme, il garde la présence d'esprit de se considérer de sang-froid comme un reflet de l'univers, présence d'esprit que possède l'homme de théâtre lorsqu'il s'incarne en d'autres corps, parle avec leur voix et cependant sait extérioriser cette métamorphose et l'exprimer en vers. Ce qu'est ici le vers pour le poète, c'est, pour le philosophe, la pensée dialectique. Il la saisit pour fixer son émerveillement, pour le pétrifier. Et de même que pour l'écrivain mots et vers ne sont qu'un balbutiement dans une langue étrangère pour exprimer ce qu'il a vécu et observé, de même l'expression de toute intuition philosophique profonde par la dialectique et la réflexion scientifique est en effet l'unique moyen de faire partager ce qui a été vu; mais c'est un moyen bien pauvre, et au fond il s'agit bien d'une transposition métaphorique, à laquelle on ne peut absolument pas se fier, dans une sphère et une langue différentes. Ainsi Thalès a vu l'unité de l'être, et quand il a voulu la communiquer... il a parlé de l'eau! »